

La première fois que Mathilde visita la ferme, elle pensa : « C'est trop loin. » Un tel isolement l'inquiétait. À l'époque, en 1947, ils ne possédaient pas de voiture et ils avaient parcouru les vingt-cinq kilomètres qui les séparaient de Meknès sur une vieille trotteuse¹, conduite par un Gitan. Amine ne prêtait pas attention à l'inconfort du banc en bois ni à la poussière qui faisait tousser sa femme. Il n'avait d'yeux que pour le paysage et il se montrait impatient d'arriver sur les terres que son père lui avait confiées.

En 1935, après des années de labeur comme traducteur dans l'armée coloniale, Kadour Belhaj avait acheté ces hectares de terres couvertes de rocaïlle. Il avait raconté à son fils son espoir d'en faire une exploitation florissante qui pourrait nourrir des générations d'enfants Belhaj. Amine se souvenait du regard de son père, de sa voix qui ne tremblait pas quand il exposait ses projets pour la ferme. Des arpents de vignes, lui avait-il expliqué, et des hectares entiers dévolus aux céréales. Sur la partie la plus ensoleillée de la colline, il faudrait construire une maison, entourée d'arbres fruitiers et de quelques allées d'amandiers. Kadour était fier que cette terre soit à lui. « Notre terre ! » Il prononçait ces mots non pas à la manière des nationalistes ou des colons, au nom de principes moraux ou d'un idéal, mais comme un propriétaire heureux de son bon droit. Le vieux Belhaj voulait être enterré ici et qu'y soient enterrés ses enfants, que cette terre le nourrisse et qu'elle abrite sa dernière demeure. Mais il mourut en 1939, alors que son fils s'était engagé dans le régiment des spahis et portait fièrement le burnous et le sarouel. Avant de partir sur le front, Amine, fils aîné et désormais chef de famille, loua le domaine à un Français originaire d'Algérie. [...]

En ce jour d'avril 1947, Amine sourit à Mathilde et il pressa le cocher, qui frottait ses pieds sales et nus l'un contre l'autre. Le paysan fouetta la mule avec plus de vigueur et Mathilde sursauta. La violence du Gitan la révoltait. Il faisait claquer sa langue, « Ra », et il abattait son fouet contre la croupe squelettique de la bête. C'était le printemps et Mathilde était enceinte de deux mois. Les champs étaient couverts de soucis, de mauves et de bourrache. Un vent frais agitait les tiges des tournesols. De chaque côté de la route se trouvaient les propriétés de colons français, installés ici depuis vingt ou trente ans et dont les plantations s'étendaient en pente douce, jusqu'à l'horizon. La plupart venaient d'Algérie et les autorités leur avaient octroyé les meilleures terres et les plus grandes superficies. Amine tendit un bras et il mit son autre main en visière au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil de midi et contempler la vaste étendue qui s'offrait à lui.

Leïla Slimani, *Le Pays des autres*, Gallimard, 2020

¹ syn. : carriole => calesse (s. m.), carrozza (s.f.)